

Au pays de la grandeur historique

la petitesse littéraire

In The Land of Historic Grandeur

Literary Littleness

Pr. Said SAIDI

Auteur correspondant, Centre de l'Enseignement Intensif des Langues,
Université Batna 1 (Algérie) ; incipit_sad@yahoo.fr

Date de soumission : 09.08.2021 – Date d'acceptation : 20.08.2021 – Date de publication : 20.09.2021

Résumé — Alors même que tout le monde s'accorde à voir le début de la fin de l'Histoire, un véritable engouement pour cette dernière s'amorce avec vigueur, surtout chez les jeunes écrivains des générations post indépendances. Sans doute en mal de thématiques porteuses de sens nouveaux, d'engagements périlleux et désintéressés, d'ambitions de créativité et d'originalité constructives, d'affirmations identitaires valorisantes et authentiquement écrites, de revendications lucidement littéraires, certains auteurs, tentent d'interroger l'Histoire, avec, il faut bien le reconnaître, de rachitiques moyens, aussi bien scripturaires que thématiques, et plus encore, idéologiques. Kaouther Adimi, auteure encensée, a occupé, pendant un certain temps, les plateaux des télévisions occidentales, louée par toutes et tous. Dans *Des pierres dans mes poches*, la narratrice est préoccupée par sa situation de vieille fille, et bien qu'elle semble avoir réussi, vivant de l'autre côté de la Méditerranée, elle demeure encore sous l'influence d'une mère acariâtre qui lui reproche de ne pas avoir pu se « caser ». Elle doit rentrer, le temps du mariage de sa sœur cadette, appréhende ces retrouvailles, et finit par réfléchir comme sa mère.

Nos richesses, introduit plusieurs personnages cette fois. Edmond Charlot, personnage présent-absent, revit, à travers des carnets ou mémoires tout à fait fictifs, dans cette librairie qu'il a créée, à Alger, dans les années trente. Et fait revivre au lecteur les heures sombres du colonialisme, mêlées à celles actuelles de l'effritement des valeurs qui fait que cette librairie qui affichait ce slogan révélateur selon lequel « *Un homme qui lit en vaut deux* » se trouve condamnée à devenir une boutique de beignets. Ryad, étudiant algérien, établi en France, considère cette monstrueuse transformation comme un stage, indispensable à son cursus, sans plus. Et met dehors Abdallah, le gestionnaire des lieux. Ce dernier, devient sans domicile fixe.

Mots-clés : Littérature, écriture, histoire, identité, roman.

Abstract — Even as everyone agrees to see the beginning of the end of history, a real craze for the latter is building with vigor, especially among young writers of the post-independence generations. Undoubtedly in need of themes carrying new meanings, perilous and disinterested commitments, ambitions of constructive creativity and originality, valuing and authentically written identity affirmations, lucid literary claims, some authors try to question History, with, it must be admitted, of rickety means, both scriptural and thematic, and even more, ideological. Kaouther Adimi, acclaimed author, occupied, for a certain time, the plates of Western televisions, praised by all and all. In *Des pierres dans mes poches*, the narrator is preoccupied with her situation as an old maid, and although she seems to have succeeded, living on the other side of the Mediterranean, she still remains under the influence of a cantankerous mother who reproaches him for not having been able to “settle down”. She

must return, the time of her younger sister's wedding, apprehends this reunion, and ends up thinking like her mother.

Nos richesses, introduced several characters this time. Edmond Charlot, present-absent character, relives, through completely fictitious notebooks or memoirs, in this bookstore he created in Algiers in the 1930s. And makes the reader relive the dark hours of colonialism, mixed with the current ones of the erosion of values which means that this bookstore which displayed this revealing slogan according to which "A man who reads is worth two" is doomed to become a store of donuts. Ryad, an Algerian student living in France, considers this monstrous transformation as an internship, essential to his course, nothing more. And puts out Abdallah, the manager of the place. The latter becomes homeless.

Keywords: *Literature, Writing, History, Identity, Novel.*

« Un beau livre, c'est celui qui sème à foison les points d'interrogation » (Cocteau).

Introduction

Par un subtil phénomène qui, souvent, passe inaperçu, les lecteurs d'une œuvre littéraire, en débattent, généralement à bâtons rompus, et se transforment ainsi en sévères critiques pour ne pas dire en juges dont les verdicts deviennent, par cet assentiment consentant et docile caractérisant les foules, constat irrémédiable. À plus forte raison quand, en ce temps du village planétaire se rétrécissant rapidement de jour en jour, ces débats sont tenus par les gourous des médias, reconnus comme incontournables, et dont la réputation est surtout bâtie sur les noms et les palmarès des invités. Qui à leur tour reproduisent des jugements superficiels, relevant beaucoup plus d'impressions, de points de vue subjectifs, d'adhésions sentimentalement générées, de partis pris spontanément sympathisants, de reconnaissances ethniques, nationalistes ou culturelles. Il s'agit d'oralité, toujours très prégnante, même en ce siècle de l'écriture et des moyens électroniques. Laquelle oralité, dans ce premier jet, constituant toujours une première, a plus d'effets que tous les commentaires rédigés ou les analyses écrites postérieurement. L'impact est décuplé quand parmi les invités, quelques personnalités influentes dans le monde artistique, académique ou politique, prennent solennellement la parole, et tout aussi solennellement, émettent des jugements d'humeur, dans un jargon à peine compréhensible pour le commun des spectateurs. Et dans ce mouvement appartenant en propre à la capillarité sociale, ces commentateurs professionnels qui ne se contentent jamais de seulement lire, dirigent des foules entières et les mettent en situation de lecteurs sous influence. Car ces discours sur le vif deviennent indélébiles et s'infiltrent durablement dans les consciences. À l'instar de ces informations relevant de la propagande, qui, une fois diffusées, demeurent vraies, même démenties plus tard.

1. Signes sur le devant de la scène

Ceci n'est point condamnable : aujourd'hui le monde est devenu un immense spectacle, où chacun essaie d'être sous les feux de la rampe, le plus longtemps possible, d'exclure les autres, y compris ceux dont il fait semblant de parler, avec,

généralement, beaucoup d'éloges. Ces prises de position de ces juges auto proclamés, ou de ces animateurs qui prennent comme prétextes de parler des autres pour, en vérité, se maintenir sur le devant de la scène, ont une importance décisive dans le devenir des auteurs et dans le destin commercial d'abord de leurs œuvres. Ces séquences rejoignent cette réflexion capitale du grand sémioticien Umberto Eco :

« Après avoir reçu une séquence de signes, notre mode d'agir dans le monde en est changé, pour un temps ou à jamais » (1985, p. 55).

S'agissant d'un roman, ou d'un ensemble de romans, avec leur diffusion dans un immense champ sémantique, artistique, culturel, dans ce vaste préalable, historiquement sédimenté, avec son contrepoids naturel, les commentaires et les études s'y rapportant, la séquence de signes atteint des profondeurs abyssales et des répercussions impossibles à prévoir, y compris sur le long terme.

Mais quelles séquences de signes contiennent les deux derniers romans, *Des pierres dans ma poche*, et *Nos richesses* de Kaouther Adimi, jeune auteure algérienne francophone, encensée par la critique tant française qu'algérienne ? Après une épigraphe de Virginia Woolf, parlant de l'instantanéité de certains bonheurs éphémères qu'il faudrait savoir saisir et apprécier, Kaouther Adimi introduit ce qui sera son leitmotiv, la fureur d'une vieille fille, à travers un fait divers : l'assassinat d'une dame âgée par sa voisine à laquelle elle avait dit « *qu'elle ne trouverait jamais d'homme assez fou pour l'épouser !* » La narratrice, car il s'agira d'une narratrice qui demeurera anonyme tout au long du récit, adhère à cet acte et le cautionne en écrivant, à la fin, en guise de commentaire : « — *J'aurais fait pareil* ».

Lors de son premier retour à Alger, en provenance de Paris où elle s'était établie, la narratrice énonce sur le mode de la dérision, mais reprenant des lieux communs d'une banalité affligeante, quelques prises de position politiques très critiques sur son pays :

« Je lui décrivis les épouvantables heures de retard de mon vol sur la compagnie nationale et l'anxiété que suscitait, à l'arrivée, le nombre effarant de portraits du président qui semblait surveiller chaque voyageur » (Adimi, 2015, p. 11).

Et,

« Le policier moustachu demanda à l'une de ses collègues [...] de fouiller mon sac de fond en comble. Elle me palpa longuement les seins [...] au cas où j'y aurais planqué un journaliste, un écrivain ou un défenseur des droits de l'Homme » (Ibid., p. 12).

La narratrice entame une longue litanie de jérémiades et de lamentations sur sa solitude de trentenaire encore célibataire, renforcées par l'annonce de sa mère du mariage de sa jeune sœur. Litanie qui constituera désormais l'ossature du roman, avec une indigence thématique et sémantique faites de stéréotypes communs, usités, usés.

« — Qu'est-ce qu'il y a maman ?

— J'ai une grande nouvelle à t'annoncer, il fallait que je t'appelle. Je suis tellement contente : ta petite sœur va se marier !

— ...

— Tu as entendu ? Il ne reste que toi à marier ! » (*Ibid.*, p. 17)

Puis elle introduit le second personnage principal de son roman *Des pierres dans ma poche*, Clothilde, « femme sans maison », avec laquelle elle parle souvent, assise sur un banc. Sans doute se projette-t-elle déjà dans ce personnage, à cause de son célibat, véritable obsession, qui habite ses pensées tourmentées, sa mère accentuant ces tourments par des rappels incessants quant à sa situation de femme vivant seule, allant jusqu'à provoquer des douleurs physiques, qui à leur tour lui rappellent par la voix de son médecin, sa situation de femme sans mari. Tout lui rappelle cet inacceptable état, même quand elle se rend dans un salon de beauté :

« Six femmes sont installées sur de grands fauteuils roses, leurs pieds triturés par de minces Chinoises pleines d'énergie » (*Ibid.*, p. 52).

Sans doute pour atteindre un degré supérieur de dérision, Kaouther Adimi s'érige en caricaturiste accomplie et recourt au style télégraphique et aux énoncés incisifs pour une maximalisation de la force de frappe du texte littéraire :

« "Femme 1 : Cheveux crêpés artificiellement sur le dessus de la tête. Bouche de grenouille rouge vif. Seins énormes. Larges cuisses. L'air agacé, elle tapote sur son minuscule téléphone portable. Bague à l'annulaire gauche".

[...]

Moi : Annulaire vide » (*Ibid.*, p. 52-53).

Vient ensuite une courte analyse psychosociologique, résumant un pan du fonctionnement souvent inconscient de la société moderne, construite avant tout sur les clivages sexistes, alors qu'en apparence tout est fait pour des rapprochements continuels et incessants :

« Trop de femmes réunies ensemble sans un homme pour équilibrer le tout, ça donne beaucoup de malveillance. Il suffit d'aller au hammam un vendredi pour s'en rendre compte. Les femmes y font et défont les réputations de tout le voisinage n'épargnant ni les nourrissons ni les vieilles personnes au bord de la tombe » (*Ibid.*, p. 53).

Dans cet ordre d'idées Kaouther Adimi va jusqu'à affirmer :

« Les armées ne devraient être constituées que de femmes. Les batailles, les révolutions, les guerres seraient bien plus épiques, sanglantes et violentes qu'elles ne l'ont été jusqu'à présent » (*Ibid.*, p. 55).

L'auteure ironise souvent, en maintenant cette dérision à fleur de texte, quand elle traite d'un trait de caractère typiquement algérien, en affirmant à maintes reprises :

« Cela, je ne le dis pas aux Français. On ne peut pas tout confier aux étrangers » (Adimi, 2015, p. 33).
« Les Français n'ont pas besoin de tout savoir » (Ibid., p. 35).

Kaouter Adimi récidive avec le fait divers en rapport avec son personnage de prédilection, de même profil que la narratrice : la femme seule, en attente de l'âme sœur selon la formule consacrée :

« Elle avait tué sa meilleure amie [...] en la poignardant de dix-sept coups de couteau. La raison de ce meurtre ? La jalousie. Sa meilleure amie était comme une sœur. Elle s'était mariée trois ans auparavant, vivait dans une belle maison et venait d'apprendre qu'elle était enceinte. La coupable se réveillait tous les matins avec, pour seule compagnie, son énorme annulaire gauche. » (Ibid., p. 114).

La condition féminine est dénoncée vigoureusement par la narratrice, que rien ne satisfait, elle qui aux yeux de millions de femmes à travers le monde représenterait un idéal de vie, de réussite, qui plus est vivant dans un pays occidental, où aussi bien les hommes que les femmes sont émancipés et ayant un minimum de savoir vivre et où toutes les libertés sont garanties et acquises. La narratrice affirme :

« C'est épouvantable d'être une femme quel que soit le pays. » (Ibid., p. 123).

Cette condition féminine n'est dite qu'en relation avec le mariage. À tel point que la narratrice se rappelle :

« Mon premier mot a été : papa. Mon deuxième : maman. Mon troisième : mariage. » (Ibid., p. 101).

C'est ce qui explique sans doute que ce mot soit répété cent quarante-neuf fois dans ce roman de cent soixante-seize pages, parsemé de nombreux espaces blancs et à la graphie exagérément aérée. Il s'agit d'une répétition révélatrice d'une obsession pathologique et malade.

Beaucoup plus loin dans le texte, la narratrice formule cette réflexion capitale, sans doute pour appuyer le constat précédent, et parlant de Clothilde, cette amie sans domicile, archétype de milliers d'autres êtres livrés à eux-mêmes, dans un pays qui expose aux yeux du monde entier des dehors d'opulence, sans doute pour démentir un certain slogan et toutes les mythologies modernes, entourant certaines contrées, où, contrairement aux opinions courantes, il n'y fait pas bon vivre :

« Il existe une ville lumière où une femme sans maison aux cheveux ébouriffés, assise sur un banc, parle toute seule, emprisonnée dans ses mots, emprisonnée dans sa solitude » (Adimi, 2015, p. 173).

Cette même narratrice semble incapable de se débarrasser de la fêrle de sa mère, qui

« craint que les mauvais esprits des voisines et fausses amies ne soient la source de ses malheurs. Sa mère lui racontait que les femmes mariées étaient protégées du mauvais œil par leur mari » (Ibid., p. 53).

Amer constat qui montre que *Des pierres dans ma poche*, roman tellement commenté, supposé traiter de cet entre-deux, où l'on classe l'inclassable, terme à la mode, terme refuge pour ceux qui sont ballotés par les concepts, un jargon créé, souvent en toute hâte, pour tenter de répondre, de reprendre, de rattraper un monde qui va trop vite pour les humains. Réduire cet entre-deux si cher à beaucoup d'études universitaires actuelles, aux radotages d'une trentenaire célibataire, non contente de sa situation, relève d'un saccage de texte et de thématique, et, au vu de l'audition dont cette œuvre a bénéficié, montre que l'exigence artistique générale a baissé de plusieurs crans. Malheureusement. Une telle œuvre aurait eu un accueil très froid ou serait passée tout à fait inaperçue, il y a trois ou quatre décennies, si elle avait eu l'improbable chance de trouver un éditeur.

2. Plus aucune vestale ne sourira

Autre sacrilège gravissime, celui de réduire la femme, être toujours en évolution, à l'origine de toutes les grandes manifestations humaines, gardienne des foyers et de tous les temples, siège des tendresses nécessaires, indispensables, vitales, pour l'humain, catalyseur de toutes les passions, à une trentenaire obsédée par sa condition de célibataire, toujours sous l'influence d'une mère aux idées archaïques et rétrogrades.

Cette écriture est bien loin de ce que Jean-Paul Sartre déléguait comme fonction à la littérature, étant lui-même écrivain protéiforme, de renom, philosophe, critique, théoricien de la littérature :

« [...] l'écrivain a choisi de dévoiler le monde et singulièrement l'homme aux autres hommes pour que ceux-ci prennent en face de l'objet ainsi mis à nu leur entière responsabilité. [...] la fonction de l'écrivain est de faire en sorte que nul ne puisse ignorer le monde et que nul ne s'en puisse dire innocent » (Sartre, 1948, p. 31).

Et encore plus loin de ce que dit Umberto Eco, à propos des œuvres de fiction :

« Si les mondes narratifs sont si confortables, pourquoi ne pas tenter de lire le monde réel comme un roman ? ou bien, si les mondes de la fiction narrative sont si petits et trompeusement confortables, pourquoi ne pas chercher à construire des mondes narratifs qui soient aussi complexes et provocateurs que le monde réel » (Eco, 1996, p. 123).

Il arrive souvent à l'Histoire de connaître des moments d'accélération, où tout devient précipitation et changements inattendus, imprévus, et les œuvres littéraires qui s'inscrivent dans ces moments, où la réalité est tellement dense, si pesante, se font pâles et insignifiantes chroniques, sans relief, sans matière, et où la réalité devient dégnante sur la fiction. C'est la situation du deuxième roman, *Nos richesses*

de Kaouther Adimi qui s'inscrit dans une période faite d'emballlement des événements, véritables secousses telluriques, allant de plus en plus vite, au point de signifier des moments de gigantesques folies collectives, qui excentrent tous ceux qui tentent de s'en emparer et en font de piètres retardataires. Car la réalité s'impose plus que tout et impose la fiction. Et l'écriture perd cette suprématie de portée artistique et créative. Ainsi, tous les discours deviennent vains, dépassés qu'ils sont par le terrible poids de l'Histoire.

Mais ce roman est mieux documenté, beaucoup plus ancré dans l'Histoire, plus imprégné d'elle. *Nos richesses* entremêle savamment le passé douloureux et le présent indigent, rachitique, puisant énormément dans ce réel triste et macabrement génocidaire. Ce roman est beaucoup plus ambitieux, ayant recours à cette technique inaugurée par l'écrivain américain John Dos Passos, dans son roman *La grosse gallette*, caractérisé par l'insertion de flashes d'informations, totalement étrangers à la trame du récit qui représente Charley Anderson, aviateur reconverti en businessman fortuné, archétype du rêve américain, et où tous les personnages courent, de manière effrénée derrière la réussite et l'argent. À cette seule différence près que l'entremêlement, ici, concerne le récit de Ryad, personnage lui aussi vivant cet entre-deux irrémédiable et impossible à assumer, et des confessions datées du 12 juin 1935 au 19 octobre 1961.

Kaouther Adimi recourt à un journal fictif, d'Edmond Charlot, libraire-éditeur établi à Alger, entre 1935 et 1961 :

« L'évocation de cet homme [Edmond Charlot], relativement oublié aujourd'hui, sert de déclic au dernier roman de Kaouther Adimi, déjà remarquée par ses deux précédents ouvrages [...]. Sous le titre de Nos Richesses, elle construit un récit à mi-chemin entre la reconstitution historique du passé de l'Algérie depuis la conquête française en 1830 jusqu'à son indépendance en 1962, en particulier de 1945 à 1962, et le portrait d'Edmond Charlot » (Castellani, 2017).

Contemporain, Ryad, jeune algérien étudiant en France, revient en Algérie, le temps d'un stage manuel, pour démanteler *Les Vraies Richesses*, librairie et maison d'édition laborieusement fondée par Edmond Charlot, en 1936, à l'âge de vingt et un ans, et sise au 2 bis de la rue Hamani ex-rue Charras. Le site porte cette éloquente devise « *Un homme qui lit en vaut deux.* » Acquis par un commerçant, il est destiné à devenir un lieu où l'on vendrait des beignets :

« Lorsque le nouveau propriétaire est venu visiter Les Vraies Richesses, Abdallah lui a demandé ce qu'il comptait faire de la librairie. “ La vider entièrement, virer ces vieilles étagères, repeindre les murs pour permettre à l'un de mes neveux d'y vendre des beignets. Il y aura tous les types de beignets possibles : au sucre, à la pomme, au chocolat. Nous sommes proches de l'université, il y a un gros potentiel. J'espère que vous serez l'un de nos premiers clients” » (Adimi, 2017, p. 20).

Ce roman est beaucoup plus érudit. À titre d'exemple Kaouther Adimi explique aux lecteurs le choix de l'enseigne *Les Vraies Richesses* :

« 9 mai 1936

Reçu hier une lettre de Jean Giono ! Giono, le grand. Je lui avais écrit sans trop d'espoir pour lui demander d'appeler la librairie Les Vraies Richesses en référence à son récit qui m'avait ébloui et où il nous enjoint à revenir aux vraies richesses que sont la terre, le soleil, les ruisseaux et finalement aussi la littérature (qu'est-ce qui peut être plus important que la terre et la littérature ?) » (Ibid., p. 40).

Imaginer le journal d'un personnage réel relève de l'imposture la plus caractérisée. Une forme d'escroquerie intellectuelle, enrobée de fiction il est vrai. Mais sa lecture procure un certain malaise. L'impression de violer un sanctuaire, une intimité, de manquer de respect à une personne qui n'est plus. Qui ne peut démentir. Ni se défendre. Profanation supplémentaire, ce journal implique des personnes réelles, appartenant au monde de la littérature, de l'édition, de l'art, de la culture, qui deviendront célèbres. Albert Camus, André Gide, Emmanuel Roblès, Jules Roy, Georges Bernanos, Jean Giono, Henri Bosco, Jean Vercors, Jean Amrouche et d'autres apparaissent et agissent dans ce journal fictif et approximatif, transgressant cette obligation de réserve incontournable pour tout intellectuel, y compris l'écrivain. Sur tout l'écrivain.

3. L'autre témoin de notre temps

Edmond Charlot demeure sans doute un pionnier dans l'édition algérienne, car il a édité véritablement tous ces auteurs et a fait découvrir certains d'entre eux à l'exemple d'Albert Camus. Il en a édité d'autres aussi. Ce journal fictif, est sans doute le prétexte pour évoquer certains moments de cette histoire douloureuse, mais en usant d'un subterfuge, celui de rapporter « fidèlement » les propos de quelqu'un d'autre sans quitter cette neutralité à laquelle tous les écrivains se sont essayés. Ce subterfuge permet à Kaouther Adimi cette distanciation et ce regard d'un français natif de l'Algérie et qui voit les choses d'une manière spécifique.

Nos richesses se distingue aussi par un « nous » qui assume la narration lorsque le peuple algérien et concerné et même toute l'Afrique du Nord. Particulièrement le chapitre intitulé « *Allemagne, 1940* » où ce « nous » rapporte les événements douloureux de l'implication des Maghrébins dans la seconde Guerre Mondiale, dans un conflit qui ne les concerne nullement :

« Ceux d'entre nous qui survivent à la faim, aux bombes, aux camps, tout en ayant laissé femmes et enfants dans la misère en Algérie répètent, la nuit, avec ferveur : “La Mère Patrie n'oubliera pas au jour de la victoire tout ce qu'elle doit à ses enfants de l'Afrique du Nord” » (Ibid., p. 91).

La même instance de narration reprend dans les chapitres intitulés successivement : « *Sétif, mai 1945* » et « *Algérie, 1954* ». Dans ces passages, le « nous » prend le relais et s'affirme comme une entité symboliquement unie. Pour parler au nom de tout le peuple lors de rendez-vous tragiques avec l'Histoire :

« Dans tout le Constantinois, l'armée organise des cérémonies humiliantes : nous devons nous mettre à genoux devant le drapeau français et crier que nous sommes des chiens » (Ibid., p. 129).
« Nous les accueillons [les combattants algériens durant la seconde Guerre Mondiale] dans nos villages détruits et leur apprenons les massacres commis » (Ibid., p. 130).
« Nous ne le savons pas encore, mais ce sera bientôt le début de l'insurrection en Algérie » (Ibid., p. 132).
« Au matin du 1er novembre, il fait un froid glacial. À peine réveillés nous découvrons à la radio les événements de la nuit précédente » (Ibid., p. 168).
« Plus jamais nous ne dormirons en paix » (Ibid., p. 169).

Kaouter Adimi met le doigt sur le nœud gordien de l'Algérie contemporaine, le mépris pour le livre autour duquel est construit en fait tout le roman, en décrivant une scène véritablement pathétique :

« Quelqu'un a pris les caisses bleues mais a jeté les livres par terre. Ils baignent dans les flaques d'eau, abîmés à jamais. Le petit malin qui a fait ça a même rajouté un MERCI sur la feuille laissée par Ryad. Elle est maintenant scotchée sur la façade des Vraies Richesses. » (Ibid., p. 190).

Qu'est-ce à dire ? Des bribes d'histoires, de l'Histoire, des personnages improbables et flous. Des faits connus de tous, rappelés laconiquement, avec quelques anachronismes tels celui relevé par Jean-Pierre Castellani, universitaire érudit et grand ami de l'Algérie :

« On lit même un anachronisme indéfendable quand en octobre 1959, Charlot attribue à l'OAS les menaces contre le libéral Jules Roy alors que tous les historiens savent que l'OAS a été créée en 1961 ! » (Castellani, 2017).

Mais quelle est la part de la fiction romanesque dans *Nos richesses* ? Personnage paradoxal, Ryad, étudiant en France grâce au financement de son père pharmacien à Constantine (pourquoi cette ville ?), revient en Algérie, à l'occasion d'un stage manuel, obligatoire dans son cursus d'ingénieur, pour détruire un lieu de savoir, hérité d'Edmond Charlot, pour lequel ce fut le projet de toute une vie. Égoïste et cynique, il est pressé de finir cette tâche ingrate, sans état d'âme. Mais peu à peu il sympathise avec les voisins de la librairie, les comprend, se rend dans des cafés. Il est même invité à manger chez le propriétaire d'un commerce mitoyen.

Symboliquement, le vieil Abdallah sera mis dehors, et assistera impuissant au saccage de cette librairie qui fut toute sa vie, portant son linceul sur ses épaules, déjà préparé à sa mort. Sur ce conflit dramatique de générations aux idéaux diamétralement opposés, le récit s'effiloche et se désintègre. Le roman se termine comme il a commencé avec un « vous » sollicité, guidé pour se rendre aux « *Vraies Richesses* ».

Les deux romans, ne rehaussent en rien la production littéraire actuelle, en dépit de certains passages assez poétiques, ou très expressifs, très durs, à la mesure des faits, douloureusement authentiques, tels ceux de Paris en octobre 1961 :

« Ces Arabes. Ces melons. Ces crouilles. Ces rats. Ces ratons. Ces merdes. Ces raclures. Les tabasser. Les massacrer. [...] En tuer des dizaines. Les massacrer. Les tabasser. Les jeter dans l'eau. Voir les corps des Algériens s'enfoncer dans les eaux boueuses. [...] Qu'ils disparaissent. Vite. Charges violentes. Ratonnades à Paris. Paris ! Paris tue avec l'aide de la police de Papon » (Adimi, 2017, p. 191-192).

L'œuvre littéraire se doit de représenter un dépassement souverain, l'ultime limite de la langue au-delà de laquelle la performance ne peut aller, la créativité ne peut être conduite. L'œuvre est irréductible à un sujet, à une concrétisation ou une expression pragmatique d'une réalité. Sans quoi, la substance poétique, négligée, sera traitée avec mépris. Ce qui s'apparenterait plus à un saccage, un anéantissement, qu'à de l'écriture.

Hormis les faits historiques générés par la folie des hommes,

- de quelle utilité serait la narratrice, sa mère, Clothilde, *Des Pierres dans ma poche*, et Ryad, Abdallah, et les quelques comparses de *Nos Richesses* pour l'esprit, la réflexion, la littérature ?
- Serviront-ils de modèles à ces populations grégaires vivant d'inimitiés et d'incompréhensions mutuelles ?
- Apporteront-ils un quelconque savoir dans ce monde cauchemardesque et ces éternités de gabegies ?

Piètres héros imaginés dans cette époque d'immense défis à relever.

Conclusion

Toute bonne littérature vainc, triomphe de l'épreuve du temps.

- Que dira la postérité de ces deux romans ?
- Qui se souviendrait de ces personnages, sans ambition, sans épaisseur, sans réalisation aucune ?
- Qu'en diront les générations futures qui apprendront que la littérature est un dire intenté au silence, une parole brandie devant l'ignorance, une pensée constructive, et un art étincelant de poésie ?

C'est sans doute pourquoi certains auteurs sont exagérément encensés sous certaines latitudes. Là où les anathèmes sont fulgurants contre certains autres.

Point de salut donc au royaume naissant des grands écrivains. L'écriture se recroqueville autour de la petitesse et nous éloigne du temps béni où selon Lénine : « *La littérature fait parler les silences de l'histoire* ».

Références bibliographiques

1. ADIMI Kaouther (2015), *Des pierres dans mes poches*, Barzakh, Alger.
— (2017), *Nos richesses*, Alger, Barzakh.
2. COCTEAU Jean (1926), *Le rappel à l'ordre*, Librairie Stock, Paris, 296 pages.
3. CASTELLANI Jean-Pierre (2017), « Richesses partagées : “ Nos Richesses ” de Kaouther Adimi », *Diacritik*, 02 octobre.
4. ECO Umberto (1985), *Lector in fabula*, Paris, Grasset.
— (1996), *Six promenades dans les bois du roman et d'ailleurs*, Paris, Grasset.
5. LÉNINE, [Note de lecture].
6. SARTRE Jean-Paul (1948), *Qu'est-ce que la littérature ?* Paris, Gallimard.

Pour citer cet article

Said SAIDI, « Au pays de la grandeur historique, la petitesse littéraire », *Paradigmes*, vol. IV, n° 03, septembre 2021, p. 63-73.